

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



“Aime Dieu et

va ton chemin.”

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VIII.

MONTREAL, DECEMBRE 1880.

No. 2

SOMMAIRE.

- | | |
|--|---|
| <p>1. SOUSCRIPTIONS.
 2.—LA NOUVELLE ANNEE.—LES ETRENNES.—NOTRE PRIME.
 3.—DOMINE SALVUM FAC PAPAM.
 4.—LE 2 DECEMBRE.
 5.—LETTRE DE ROME.
 6.—REVUE DES INTERETS CATHOLIQUES.
 I. ROME;</p> | <p>II. FRANCE;
 III. ANGLETERRE;
 IV. ALGERIE;
 V. CHINE;
 VI. HINDOUSTAN.
 7.—UN AUTRE ZOUAVE MISSIONNAIRE.
 8.—SOUVENIRS DE VOYAGE.</p> |
|--|---|

Souscriptions.

Prix de chaque souscription, 5 cts. par mois, ou 50 cts. pour l'année, payés d'avance.

OEUVRE DU DENIER DE ST-PIERRE.—Troisième Liste.

Mgr Vinet, Montréal	\$0.50
M. C. Guilbault, Québec.....	0.50
Un inconnu	0.50
	\$1.50

OEUVRE DE L'EVÊCHÉ DE MONTRÉAL.—Troisième Liste.

M. C. Guilbault, Québec.....	\$0.50
	\$0.50

La nouvelle année.

NOS ETRENNES—NOTRE PRIME.

En voyant décliner rapidement notre pauvre vieille année 1880 qui va bientôt nous quitter pour jamais, en nous léguant, comme dernier gage d'affection sa sœur cadette 1881, la direction de notre petit bulletin s'est demandé tout naturellement: “quelles étrennes allons nous offrir, cette année, à nos chers abonnés?” La bonne vieille 1880, des dernières marches de son fidèle calendrier qu'elle descend pas à pas comme un escalier de tombeau, semblait nous répondre: “Mais c'est bien simple! Un nouveau calendrier!”

Eh! sans doute! un calendrier; voilà les étrennes tout indiquées d'un éditeur de journal (petit ou grand) à ses abonnés.

Le calendrier, c'est l'administration attentive, sans cesse sous les yeux de ses patrons; pour l'abonné en règle,

c'est le témoignage constant de sa fidélité, de son exactitude... quelle douce récompense! pour... l'autre, celui qui n'est pas encore en règle, c'est la figure d'un créancier muet, patient mais infatigable qui attend là, sans bouger, ferme et impassible dans la maison même de son débiteur, le règlement de la dette... quel tourment!

Ah! oui! le calendrier en étrennes a dû être inventé par un homme de journal!

Donc, en avant le calendrier! toutes les voix de la direction pour le calendrier! le précieux calendrier, étrennes à fins multiples; récompense des sages et châtement des... autres; baume de paix et ver rongeur; félicitations et reproches; remerciement et réclamation.....

Et voilà pourquoi, chers lecteurs, avec nos meilleurs souhaits de bonheur, vous recevrez dans le présent numéro le *Calendrier de l'année de grâce 1881*.

Après un tel effort, la direction en masse aurait pu faire un gracieux salut et se retirer avec l'air satisfait d'un grand papa qui vient de déposer un beau jouet dans un petit bas suspendu à une mignonne couchette. Eh bien! point du tout! toute la direction est restée.... est restée.... plus embarrassée que jamais!

Ah! c'est que, un calendrier, c'est bien peu de chose! et si de telles étrennes sont bien en rapport avec les moyens restreints du *Bulletin*, elles ne le sont pas du tout avec la considération qu'il porte à ses lecteurs. Il faut le calendrier, sans doute; (il y a tant de bonnes raisons pour cela!) mais ne pourrait-on pas ajouter quelque chose? quelque chose de mieux?—je ne dis pas, pour tous les abonnés... (nos ressources ne nous le permettraient peut-être pas;) mais pour nos fidèles amis, pour ceux qui, dès le commencement de l'année nous envoient, comme encouragement, le montant de leur abonnement; pour ceux

qui veulent bien réfléchir que si notre *bulletin* ne fait rien payer pour sa prose, (ce serait peut-être présomptueux!) il faut bien qu'il paie lui-même pour la composition et le tirage, et le papier, et le pliage, et la poste, et... et pour tout enfin; car tout cela, c'est du domaine des affaires— et les affaires sont les affaires.

L'idée est bonne;—adopté en principe. Mais que donner? quelque tableau qui réjouisse les yeux? quelque œuvre légère ou délicate qui récrée l'esprit? Sans doute ce sont là des présents d'amis; mais le *bulletin* veut être un véritable ami; un de ceux vers lesquels on se tourne au jour de l'épreuve ou de l'affliction; non point de ces amis frivoles qui abandonnent, pour le plaisir, le chevet de leur ami malade; oh! non! mais plutôt un des rares fidèles qui s'installent à ce chevet et ne se retirent que lorsque leurs soins et leurs conseils ont triomphé du mal...

Et voilà pourquoi, chers lecteurs, notre petit journal offre en prime aujourd'hui :

La Santé pour tous.

Nous avons déjà fait connaître à nos abonnés cet excellent ouvrage, lorsqu'il a paru, il y a de cela quelques mois; et dès lors, nous avons dit qu'il avait sa place marquée à tous les foyers.

Précieuses notions hygiéniques, morale irréprochable, étude de l'admirable machine humaine mise à la portée de tous, excellents conseils sur l'éducation morale et intellectuelle de l'enfance, conseils particuliers à chaque profession, recettes utiles et enfin, et surtout : le *petit guide de la mère auprès de son enfant malade*, complément et couronnement de ce bel ouvrage, voilà tout ce qu'on trouve dans ce livre que nous devons à la science et au *labor improbus* d'un de nos anciens camarades zouaves (nous sommes bien fiers de le dire) : le Dr Séverin Lachapelle, professeur d'hygiène à la Faculté Laval de Montréal.

Mais ce volume se vend 50 cents relié; comment notre journal qui ne coûte que \$1.00 par année pourra-t-il donner une prime si coûteuse?

Certes, c'est là une grande difficulté; tellement grande que nous n'aurions jamais songé à la vaincre, si nous n'avions été encouragé par le généreux désintéressement de notre camarade auteur.

Notre cher Dr nous livre son ouvrage au prix coûtant. Il veut faire cadeau de son travail, de ses recherches, du fruit de ses études à tous ses anciens camarades du régiment, à tous les amis de la cause :

Un grand point de gagné.—

Et puis, nous ne le donnerons pas relié mais broché :

Deuxième réduction.—

Et enfin, nous ne le donnerons que pendant un mois,—encore un point important.—

Nous enverrons donc *La Santé pour tous*, broché, franc de port, à tout abonné ancien ou nouveau... qui d'ici au 1^{er} février prochain nous enverra le montant de son abonnement pour l'année courante 1880-81, (et les arrérages, s'il y en a.)

Ceux de nos abonnés qui sont déjà en règle, recevront cette prime dans le courant du mois.

Bonne année! et bonne santé! (pour tous.)

Domine salvum fac Papam.

A l'issue de la messe du 8 décembre, nous entendions retentir ces belles paroles de l'Eglise catholique priant pour son premier pasteur. Dans un comté protestant, sous un gouvernement qui n'est pas catholique, sous le régime britannique, qui reconnaît, de son côté, un chef spirituel, nous élevions la voix pour prier pour le Pape! Et dire qu'aujourd'hui dans bien des pays soi-disant catholiques les fidèles n'ont pas cette liberté!

Les vôtres de la modeste et humble chapelle semblaient tressaillir de joie et le peuple en s'associant à plein cœur affirmait hautement sa foi et ses espérances. Cette scène était bien propre à faire battre le cœur d'un ancien et nous ne fûmes pas le dernier à mêler notre faible voix à ces accents de prière. Nous nous disions qu'en ce jour, comme en tous les jours de grande fête, le peuple catholique du monde entier devait élever aussi la voix vers le ciel pour lui demander le "salut du Pape." Que ne contiennent ces mots : le "salut du Pape" si ce n'est le salut du monde entier, son bonheur spirituel et temporel, la paix, le règne de la justice et de l'autorité? Que ne pourrait-on écrire sur ce thème?

La fête du jour rappelait aussi la mémoire du grand Pie IX qui en agrandit la solennité en le choisissant pour la déclaration du dogme de l'Immaculée-Conception en 1854. Le Pontife de Marie était présent aux yeux de notre âme, nous le voyions debout, revêtu de ses ornements pontificaux proclamer de sa voix belle et puissante cette vérité à laquelle la chrétienté croyait depuis longtemps mais que le Pontife, en ce jour, affirmait comme un dogme de foi. Avec cette affirmation, sa main s'élevait et bénissait, *Urbi et orbi*, l'univers catholique! Quel spectacle! La prière pour le Pape est belle et grande, conforme aux aspirations de notre cœur, nécessaire pour nous et d'obligation qui plus est. Seigneur! Sauvez le Pape!

Voilà le cri de cœur de tout bon catholique! en ces tristes temps la foi ébranlée pousse à une indifférence inévitable, l'indifférence mène droit à l'irréligion. Un cri de foi semble donc être à sa place et ce cri doit être : Seigneur, Sauvez le Pape!

Car le salut de la Papauté est la seule condition de vie et de bonheur pour le monde chrétien. Chaque fois que le trône de Pierre est attaqué et tant que durent ces attaques, le monde entier semble mal à l'aise. Les événements de ce siècle jusqu'à nos jours en sont la preuve. Le roc de Pierre est inébranlable; tout ce qui n'est pas plus ou moins soutenu par ou adossé à cette puissante citadelle de la vérité et de la justice chancelle, craque et tombe en ruines. Aujourd'hui que la Révolution, maîtresse en Europe, a balayé toutes les défenses éloignées de la place, aujourd'hui qu'elle livre les derniers et les plus furieux assauts contre la puissance pontificale, que voyons-nous? Y a-t-il en Europe une seule nation qui jouisse de la paix? Nous n'en voyons pas. Des guerres imminentes, des dissensions intestines, la misère, la ruine parcourent toute l'Europe, avant-coureurs de la grande catastrophe qui ne peut tarder. D'où vient ce désordre de choses, si ce n'est que le Pape est prisonnier au Vatican?

Remontons quelques années. Partons de la France, à qui l'ordre providentiel semble avoir donné la première place dans le ronage de la vie des nations. L'état déplorable où elle est aujourd'hui date de 1859.

Castelfidardo a sonné les premiers glas de la France d'aujourd'hui. Si au lieu d'avoir laissé envahir les Etats Pontificaux, elle les eût courageusement défendus, l'unité italienne n'eût pas existé ; partant l'Autriche ne se serait pas trouvée seule en 1866 ; la Prusse triomphante n'aurait pu faire l'unité allemande et la Prusse seule n'aurait jamais vaincu la France en 1870.

Mais non, le carbonaro impérial faisait l'Italie en saignant largement l'Autriche en 1859, lançait le "faites vite" de Chambéry en 1860, Castelfidardo avait lieu ; les Etats Pontificaux envahis étaient enlevés au Pape, dès lors tout marcha mal. En 1866, la Prusse recevait le prix de sa neutralité de 1859, elle envahissait l'Autriche et Sadowa sonnait encore le glas de la France. L'unité allemande était un fait accompli et la guerre de 1870-71 donnait enfin à la France le grand coup. L'Italie devait trop à la Prusse et à son ingratitude notoire pour aider à la France, l'Autriche ne devait rien à son vainqueur de 1859, la France seule succombait et pour marquer encore plus clairement le châtiement de ses fautes, la Providence mettait les points sur les i ; le jour qu'elle abandonnait le Pape à Rome, on célébrait une victoire prussienne. Sédan et la chute de Napoléon arrivaient le même jour que les Italiens entraient à Rome.

Nous avons parlé de la France qui gémit aujourd'hui sous la pire des tyrannies. Que devient l'Italie ? *anda ni fondo*. L'empire prussien se débat sous le militarisme entre le paupérisme et le socialisme. L'Angleterre, cette vieille pécheresse, entre, on n'en peut plus douter, dans une crise de haute gravité ; la question irlandaise et celle des Indes seront pour elle l'occasion d'expier d'une manière terrible toute la part diplomatique qu'elle a prise à l'envahissement du territoire pontifical. La Russie qui, elle aussi, a son ver rongeur dans la Pologne est aujourd'hui la proie du nihilisme. On est loin aujourd'hui de l'époque où Nicholas, le pape grec, tendait la main à Gaëte, au pape latin, L'Espagne, ah ! l'Espagne ! où sont ses preux chevaliers ? Elle est tombée du jour où un Brande... eois a cru qu'elle était assez avilie pour recevoir un Hohenzollern comme roi. La Hollande, la Belgique, la Suisse, la Turquie d'Europe, petits pays que la peur écrase et avec raison, car ils sont les tapis verts des gros joueurs et l'enjeu des grosses parties ; mais la paix ne règne pas chez eux. La guerre des Atchins épuise la Hollande en hommes et en argent ; la politique et la maçonnerie tuent la Belgique ; la Grèce arme et le Turc est sur sa frontière ; le Danemark se meurt lentement, enlacé par la Prusse et la Suède et la Norvège voient arriver chez eux aussi la guerre civile. Dites maintenant : regardez, où est la paix, où est la justice, où est l'autorité ?

Au Vatican ! Là demeure un homme, marqué du sceau divin, un vieillard, il est vrai, mais lui et lui seul tient entre ses mains la paix et le bonheur du monde, car en lui sont le droit, l'autorité et la justice.

Aussi devons-nous souvent tourner nos regards vers

lui, notre cœur vers le sien, l'aimer, le vénérer, et par conséquent prier pour lui.

Seigneur, Sauvez le Pape ! et daignez nous exaucer au jour que nous vous aurons invoqué !

Ce jour-là peut être demain ; aussi, redoublons de violence envers le ciel, afin que bientôt l'aurore de ce beau jour luise sur la chrétienté. D'après une vénérable prophétie : "quand tout semblera perdu, tout sera sauvé," nous pouvons dès aujourd'hui croire que le jour n'est pas éloigné. Il ne nous reste qu'à attendre de pied ferme l'heure marquée par la Providence ; nous y préparons afin de pouvoir répondre fidèlement à l'appel :

Je crois, il faut que j'espère.....!

Nous ajouterons, nous aimons le Pape, il faut que nous priions pour lui :

Domine salvum fac Papam !

Le 2 décembre.

Il y a dix ans. Au moment des plus cruelles angoisses, le combat de Loigny suscita à travers les douleurs patriotiques un sentiment de piété et d'admiration. Qui ne se souvient des premiers récits de cet admirable holocauste ? La France y était encore frappée ; son sang le plus précieux avait coulé à flots : les héros étaient morts ! Une suprême et merveilleuse auréole s'élevait sur eux, et en dépit des désastres et de la ruine, les marquait pour la gloire. Un sacrifice glorieux n'est jamais sans espérance.

Sur ce petit coin des plaines de l'Orléanais et de la Beauce étaient rénnis les souvenirs des gloires de la patrie. Jeanne d'Arc avait passé par là. Elle avait vaincu à Patay les troupes envahissantes ; et celles-ci en fuyant vers Janville avaient dû prendre leur direction par Loigny. La Pucelle les avait-elle poursuivies jusque là dans ce jour, où elle avait recommandé à ses compagnons d'armes de se munir de bons éperons pour atteindre leurs ennemis ? On refaisait le même chemin plus de quatre siècles plus tard. On s'efforçait de remonter des rives de la Loire sur cette plaine de la Beauce. La victoire n'emportait plus nos légions. Ce n'était pas la délivrance de la patrie qu'allait conquérir le 2 décembre 1870 une petite troupe de braves. Elle allait enlever la palme du martyre.

On sait ce que Jeanne d'Arc avait fait des bandes du quinzième siècle. Elle leur recommandait de se confesser avant d'aller à la bataille ; elle leur défendait le blasphème, elle faisait marcher devant elles des étendards où étaient brodés les noms de Jésus et de Marie, l'archange Gabriel et les lys.

Les plaines de la Beauce, en 1870, revoyaient des étendards religieux et nationaux. Le drapeau blanc n'était pas brodé des lis. Il portait le nom de saint Martin ; et l'invocation au Sacré Cœur. On sait le mystère de ce merveilleux étendard, comment il avait été brodé à Paray-le-Monial, comment il avait été confié au général de Charette, devant la Sainte-Face, après avoir reposé sur ce tombeau de saint Martin où nos rois allaient jadis chercher leur glorieux oriflamme. Faut-il aller plus

avant ? Faut-il rappeler que ce glorieux drapeau de Loigny, ce drapeau blanc qu'a teint le sang des braves, cette bannière bénite, que le saint et héroïque de Verthamon déploya devant l'ennemi, et qu'il tenait par la hampe en l'élevant de toute la hauteur de son bras, au-dessus de la tête des combattants, avait été prédite et demandée, au moins deux siècles auparavant, à la bienheureuse Marguerite-Marie ?

On connaît les révélations de la Bienheureuse et la proposition faite au roi Louis XIV pour amener le triomphe du Sacré-Cœur, qui " doit régner malgré Satan et tous ceux qu'il suscite " ; qui " veut être le protecteur de notre patrie ", et qui tient à être représenté " sur les étendards de la France.

Cœur de Jésus, sauvez la France! ainsi disait la devise brodée par les religieuses de la Visitation de Paray-le-Monial. *Saint Martin priez pour nous*, disait l'autre face brodée à Tours par les dévots au thaumaturge des Gaules, unissant les souvenirs de Clovis et de saint Louis à ceux des derniers Bourbons. Jeanne d'Arc aussi devant les murs d'Orléans remémorait les anciens souvenirs de la monarchie et, son épée à la main, annonçait qu'elle était le secours de Dieu envoyé à la requête de saint Charlemagne. Le salut de la France lui vient par ses armes, que le Sacré-Cœur tient à rendre victorieuses ; il y a longtemps que la France a été nommée le soldat de Dieu.

Il faut contempler ce champ de bataille de Loigny. Tout y est grand, tout semble y avoir été amené et préparé par une sélection divine. Tous les âges s'y trouvent. Les pères et les fils combattent et meurent côte à côte ; tous les courages y sont appelés. Dans un des mouvements de cette splendide éloquence dont sont doués les hommes d'action et de cœur, le général Charette s'attendrit sur tant de ses amis et de ses frères d'armes que le dévouement à la papauté, l'amour de l'Eglise et le péril de la patrie avaient conduits et amenés à cette mort héroïque, sous le drapeau blanc voué au Sacré-Cœur. Si on pouvait pénétrer dans un rapide examen de ces héros, quelles merveilles, en effet, quels dévouements précoces et quels dévouements patients et persistants ! Quels cœurs ? quelles vertus, quelles candeurs ! Les martyrs de Loigny ont leur église. Ils appartiennent à l'armée française.

L'armée française est l'instrument privilégié et choisi de Dieu pour le salut de la patrie. Elle est composée de tous, et elle est l'élite de la nation ; elle a scellé à Loigny, et scellé de son sang, son dévouement au drapeau blanc, au drapeau national, au drapeau catholique, à celui dont le Sacré-Cœur a voulu faire élection. L'armée française ne se trouvait pas seulement représentée à Loigny par les zouaves pontificaux. Il y avait là de ces soldats improvisés que l'invasion de 1870 avait fait éclore, et dont le gouvernement de la défense nationale a si mal compris, si mal employé, et même si criminellement compromis et perdu le dévouement et l'héroïsme. Le général de Charette rend justice à cette légion des Côtes-du-Nord, à ces francs-tireurs de Tours, à ces mobiles de Blidah, qui n'ont pas été au-dessous des zouaves, et qui, sur le champ de bataille donnaient une preuve sensible et glorieuse de la rapidité avec laquelle les Français se forment au métier

militaire ; ils ne demandent, dit-il, qu'à être bien commandés.

Ils étaient bien commandés à Loigny, et on a tout dit quand on a rappelé le nom du général de Sonis, tout récemment mis en disponibilité. C'est le général de Sonis qui a lancé les zouaves sur le Bois-Bourgeon. Ce n'était pas la première fois qu'il les trouvait sur le champ de bataille. Il les avait eus sous ses ordres à Brou : avec eux, il avait alors débusqué l'armée prussienne et forcé son général à renverser ses plans et rebrousser sa marche. On se connaissait donc, et les énergiques soldats du Pape avaient toute confiance dans ce général ardent et maître de lui-même, sûr de son coup d'œil, toujours en haleine et aussi prudent qu'intrépide. Homme de foi, d'ailleurs, heureux de faire déployer sur le champ de bataille la bannière du Sacré-Cœur, et qui tenait pour une bonne fortune d'avoir entendu la messe le matin même du combat, ce premier vendredi du mois, jour consacré au cœur de Jésus. On sait toute l'importance du coup généreux tenté sur Loigny dans l'après midi de ce vendredi 2 décembre 1870. Il devait consacrer l'avantage de la journée, et, s'il eût été soutenu, pouvait rendre définitive la retraite de l'ennemi.

Cependant une légion mandée n'arrivait point. Le temps pressait. Un régiment démoralisé et exténué refusait de marcher. Il fallait emporter Loigny et en débusquer l'ennemi. On sait avec quel nom le général de Sonis enleva les zouaves. " Vive Pie IX ! cria-t-il. Vive la France ! et en avant ! " Cette marche admirable et solennelle qui arracha des cris d'admiration à nos ennemis eux-mêmes, s'ouvre alors au milieu des obus, à travers les projectiles. " Je croyais monter au ciel ", disait Verthamon. Il y montait en effet et ses compagnons y volaient avec lui. Mais tout leur mérite ne fut pas celui du combat. Il eut été décisif si les assaillants avaient pu être soutenus, si quelques troupes s'étaient montrées derrière cette avant-garde héroïque. On sait la suite et comment les Prussiens délogés et fuyant de toutes parts, reconnurent que les huit cents héros étaient seuls, firent front et reprirent l'offensive.

Il fallut sonner la retraite. On rejoignit, décimé, le seizième corps. On rapporta à Patay la bannière sacrée et consacrée. Mais la nuit était venue. Quelle nuit pour les blessés ! La neige, le froid, le massacre des rôdeurs ennemis ! quelle prolongation du martyre dans l'église, dans le presbytère et dans les pauvres maisons de Loigny, de Janville et de tous les environs ! Quelles souffrances et quelles douleurs partagées, comme le combat, par les généraux. Quelles morts aussi ! Quels adieux aux amis, aux mères, aux femmes et aux enfants absents, quittés et délaissés pour Dieu et la patrie ! Joinville sentait son cœur s'attendrir quand, partant pour la croisade, il tournait les regards vers le château où il laissait ses deux enfants. Quelle tendresse dans les âmes héroïques !

Le martyre fut complet ; le dévouement et l'héroïsme ne se démentirent pas ; mais tous les martyrs ne sont pas morts. Honneur aux sublimes survivants et aux mutilés de Loigny ! Leurs mérites ne sont pas moindres que ceux des héros couchés et vénérés dans l'église. Ils sont la force et l'honneur de l'armée française. Ils sont l'espoir

de la patrie. Leurs exemples fructifieront. Vive le Christ, qui aime la France! Vive le sacré Cœur! Jésus a promis toute victoire et toute prospérité à la France, vouée à ce cœur adorable.

Lettre de Rome.

Rome, 22 novembre.

Le gouvernement de la monarchie subalpine n'en a pas encore fini avec la spoliation de l'Eglise. Peu lui importe que l'opération sacrilège de la vente aux enchères des biens des ordres religieux ait eu le sort prédit; peu lui importe de se voir obligée de traiter aujourd'hui à l'amiable avec des juifs et des étrangers pour la vente de la partie de ces biens qui a été dédaignée aux enchères. Il va se lancer dans une campagne nouvelle. Comme je vous l'ai annoncé, il a obtenu en cour de cassation un jugement en vertu duquel il pourra vendre les immeubles de la Propagande, et cela sans que la diplomatie sorte de son incompréhensible inertie; et pourtant c'est le monde chrétien tout entier qui est frappé dans cette sainte et admirable institution de la Propagande; c'est le monde chrétien qui est volé et outragé en elle.

Mais il y a plus: M. Depretis, le Constans italien, va soumettre à la Chambre un projet de réforme pour l'administration des œuvres pies; et M. Villa, le Cazot italien, a un autre projet pour la spoliation des paroisses.

Voulez-vous savoir comment les adulateurs de révolutionnaires gardent le respect de leur mémoire? *La lega della democrazia* affuble Cavour du surnom de *Tom Pouce politique*, et elle traite Victor-Emmanuel d'*ignorant*, d'*incapable*, d'*animalis homo*, et lui refuse même *tout courage militaire*.

A propos de mort, tandis qu'à Rome on propose, d'un côté, de jeter bas le monument élevé dans le cimetière Saint-Laurent aux défenseurs du Pape, de l'autre on demande et on obtient d'élever un monument aux grands maîtres de la franc-maçonnerie. Cela étant, qu'y a-t-il d'étonnant que les feuilles révolutionnaires entrent en fureur à la nouvelle du redressement de la colonne de Henri IV, et veulent qu'on appelle cette colonne *infâme*?

Le ministre de la guerre Milon, qui est Napolitain, et qui répond bien au général Farre, continue, dans le haut personnel de l'armée, les épurations qu'avait commencées le général Mezzacapo, Napolitain, prédécesseur dudit Milon.

Pour les Napolitains, qui exècrent les gens du nord, il s'agit d'enlever à la monarchie les généraux piémontais pour faire place à des officiers dévoués à la république. Humbert n'a pas plus que son père l'énergie de protéger ceux qui le défendraient. On ne peut mieux s'abandonner au destin.

Un consort, M. Bonghi, a adressé au ministère une interpellation brûlante sur l'organisation des forces révolutionnaires en Italie. Il a voulu montrer que la monarchie est menacée, qu'un réseau de sociétés secrètes aux dénominations les plus diverses, convre la péninsule, et que l'inertie du gouvernement ressemble fort à une complicité, à une trahison, à un crime de lèse-monarchie.

Toutes les accusations fondées qu'il porte contre ce cabinet précurseur de la république ne détruiront pas les accusations qui pèsent sur sa propre conduite quand il était ministre. De quel droit ce révolutionnaire émérite s'opposerait-il à la république?

Que les forces révolutionnaires en Italie soient organisées de façon à opérer l'*évolution*, personne n'en doute. Il y a deux gouvernements: l'un qui est celui de la cour, des ministres, du Parlement, de l'armée, de la magistrature; l'autre, qui est celui de la secte, ayant pour chef visible Garibaldi, lequel n'a pourtant que la valeur d'un instrument aux mains des gros bonnets de la démocratie. Mais il est acquis à l'opinion générale que les membres principaux du premier gouvernement pactisent avec le second.

De tous les points de la péninsule arrivent des nouvelles fâcheuses pour la monarchie.

A Rimini, on exalte Passanante, et dans les villes des Romagnes principalement, les murs se couvrent de placards incendiaires. A Fabriano, en Ombrie, pendant la nuit, trois consorts ou monarchistes, sortant d'une réunion politique, sont assaillis et criblés de coups de poignard par une bande de républicains et d'internationalistes. Un des consorts tombe mortellement atteint, les deux autres sont en danger de mort.

A Naples, on fonde des écoles socialistes sous la dénomination d'*école Mazzini*, *école Cattaneo*, etc. Naples est un des grands centres d'agitation. On y a placé le siège des comités italo-helléniques. Déjà les officiers de la légion républico-italienne qui doit se porter au secours des Grecs sont nommés et revêtent l'uniforme, c'est-à-dire la chemise rouge. Que le roi George accueille cette troupe, et il ne tardera pas à s'en repentir.

Le 24 est l'anniversaire de l'exécution des incendiaires Monti et Tognetti, qui expièrent sur l'échafaud le crime commis contre les zouaves en faisant sauter la caserne Serristori. On s'attend à quelque démonstration.

Hier a eu lieu la clôture du Triduo solennel de réparation en l'église des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, à la place Navone. Pendant ces trois jours, la foule des fidèles n'a cessé d'emplir la nef de Notre-Dame d'Issoudun, afin de prier pour le salut de la France et son retour à la justice, au respect du droit des gens, ainsi que pour le rétablissement des ordres religieux.

Revue des intérêts catholiques.

ROME.—Notre Saint-Père le Pape a reçu le 18 novembre dernier, en audience privée Mgr Nulty, évêque de Meath en Irlande, qui a déposé en ses mains une somme en or de 40,000 fr., recueillie parmi le clergé et les fidèles de son diocèse pour le Denier de Saint-Pierre.

Samedi, 20, Sa Sainteté a reçu en audience de congé Mgr l'archevêque de Cashel et NN. SS. les évêques de Limerick, Cloyne, Ross et Herry. Le Souverain Pontife leur a fait l'accueil le plus bienveillant et le plus paternel, et en les chargeant de porter ses bénédictions aux fidèles catholiques d'Irlande, il a exprimé le souhait et l'espérance que ces pieuses populations se conserveront unies et

dévouées à l'Eglise catholique. Leurs Grandeurs ont quitté Rome hier.

FRANCE.—La magistrature, par sa noble attitude, amasse sur sa tête les foudres de l'omnipotence opportuniste; heureusement pour elle et les citoyens surtout, la majorité sénatoriale, effrayée de la marche rapide du jacobinisme, ne paraît point disposée à voter le projet de désorganisation, voté par la Chambre, contre la magistrature. Le Sénat manifeste des velléités de résistance qui s'affermissent de plus en plus, malgré les actes de faiblesse que lui arrache la pression gouvernementale.

Comme la magistrature, le clergé français, qui a protesté avec énergie contre les attentats à la liberté religieuse, est en butte aux suspicions et aux menaces du parti radical. Les chefs de l'opportunisme, professant une doctrine singulière de droit canonique sur les vacances des évêchés, veulent s'arroger le droit d'y pourvoir, à l'encontre de la cour de Rome.

Si plusieurs évêchés sont actuellement vacants, c'est parce que les candidats à ces évêchés, qui sont agréables au gouvernement, ne sont pas agréables au Souverain Pontife, et réciproquement.—L'aveu formel en a été fait par le journal du maître.—Le ministère Ferry a cru pouvoir imposer à la cour de Rome les évêques qu'il lui plairait de choisir, en vertu de la législation du premier Empire. Mais là où Napoléon I^{er} s'est brisé, la république de MM. Gambetta et Grevy n'est pas de taille à vaincre. On semble l'avoir compris dans les conseils de l'Elisée, car M. Desprez vient de recevoir de nouvelles instructions pour tenter auprès du Vatican des démarches de conciliation, en présentant la question de la nomination aux évêchés comme une concession faite par le gouvernement de la République, en échange des dispositions indulgentes qu'on réclame du Saint-Siège, en face des exécuteurs des décrets de mars.

Il faut évidemment que les hommes d'Etat qui détiennent le pouvoir manquent de tout tact diplomatique pour employer, à l'égard de la Cour de Rome, des procédés aussi insolites.

La guerre au catholicisme entre dans une phase nouvelle. On a agité, au Conseil des ministres, la question de surveiller de près le langage des orateurs de l'Avent et du Carême.

Dans la discussion de la loi sur la gratuité de l'enseignement primaire, MM. Keller et de la Bassettière ont noblement défendu la cause de la liberté de l'enseignement chrétien. Sur un amendement de M. de Sonnier, tendant à réduire de huit à six les centimes additionnels que les communes devraient prélever pour consacrer à l'entretien des écoles gratuites, M. Jules Ferry a éprouvé un échec si sensible qu'il a parlé du retrait du projet gouvernemental. La nuit a porté conseil et le malentendu s'est une fois encore dissipé.

A propos de la discussion du budget des cultes, le Sénat est entre en conflit avec la Chambre des députés. Celle-ci avait diminué les crédits concernant les traitements des cardinaux, archevêques, évêques, et les secours annuels à divers établissements religieux, et le Sénat a rétabli l'intégralité des crédits inscrits dans le budget précédent.

ANGLETERRE.—Dimanche, 21, S. Em. le cardinal Siméoni, assisté de NN. SS. Croke et Portler, a conféré la consécration épiscopale à Mgr Cleary, le nouvel évêque de Kingston (Canada). Cette émouvante cérémonie a eu lieu dans la chapelle du collège de la Propagande.

Une dépêche d'Angleterre annonce la mort de M. J.-J. Eyre, créé comte romain par Pie IX. Il était né en 1788 et avait eu cinq fils dont quatre ont embrassé l'état ecclésiastique. L'un, devenu Jésuite, est le recteur du célèbre collège de Stonyhurst, un second n'est autre que l'archevêque actuel de Glasgow.

Mgr Hassoun est arrivé à Rome avant-hier matin. Sa Béatitude sera le seul cardinal publié dans le prochain Consistoire, Mgr Ricci, majardome, devant être réservé *in petto*. Mgr Hassoun, une fois élevé à la pourpre cardinalice, se fixera définitivement à Rome, où le Souverain Pontife désire le posséder auprès de lui, pour s'éclairer de ses lumières et de son expérience dans le gouvernement si important des affaires de l'Eglise d'Orient.

ALGÉRIE.—On lit dans les *Missions Catholiques* :

Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, vient de faire construire un collège dans la Tunisie, à Byrsa même, sur les ruines de l'ancienne Carthage. Il l'a placé près de la chapelle que le Bey, quoique mahométan, a permis d'y élever à la mémoire de notre roi saint Louis, mort de la peste, en ces lieux, en 1270.

La direction de ce collège est confiée aux RR. PP. Jésuites, les lois existantes de la Tunisie n'y mettant aucun obstacle.

CHINE.—Les Jésuites de Shang-hai viennent de faire imprimer, sur les presses de la mission, deux volumes du plus haut intérêt. Le premier contient une collection de décrets impériaux et de rescrits des vice-rois et de mandarins en faveur du christianisme, ainsi que les traités conclus entre la France et la Chine pour assurer le libre exercice de la religion catholique dans le Céleste-Empire. L'autre volume a pour sujet la fameuse inscription de Syngan-fou; le texte est accompagné de réflexions critiques. On sait que cette inscription, découverte en 1625 au Chen-si, remonte au règne de l'un des premiers empereurs de la dynastie des Thong au VIII^e siècle et apporte des preuves incontestables de l'existence du christianisme en Chine à cette époque reculée.

HINDOUSTAN.—Le *Madras Standard* annonce que le gouvernement de cette province a accordé une somme de 3,080 roupies (7,300 fr.) pour des réparations à la cathédrale catholique de Madras. L'administration a déjà fait commencer les travaux.

Un autre zouave missionnaire.

Nous lisons dans l'*Espérance du Peuple* :

« Aujourd'hui un des vénérables capucins expulsés le 3 novembre, est allé servir Dieu et la France dans une terre étrangère.

« Le Rév. P. Pierre a quitté notre ville (Nantes) par le train de midi pour se rendre à Lyon, et de là à Marseille, où il s'embarquera pour les missions africaines.

“ Le Rév. P. Pierre est un de ces valeureux fils de la Bretagne, toujours désireux de se dévouer à la défense de leur foi. Ancien zouave pontifical, Julien Caignard a servi l'Eglise sur les champs de bataille, plus tard il s'en rôla dans l'austère milice de saint François ; aujourd'hui, il va évangéliser les régions brûlantes de l'Abyssinie.

“ Le nouvel apôtre enseignera à ces noirs habitants de l'Afrique à connaître Dieu et à aimer la France. Puissent les sauvages Galas être plus hospitaliers que ses compatriotes républicains ! ”

Pour nous, nous accompagnons notre ancien camarade des vœux les plus chaleureux de prospérité, et nous lui envoyons un salut fraternel.

Souvenirs de voyage.

(suite)

A 7 heures P-M. l'Angleterre nous apparaît ; mais nous devons attendre deux heures avant d'entrer dans le port de Liverpool. Nous avons devant nous un banc de sable que nous ne pourrions franchir qu'avec la haute marée. Véritable supplice de Tantale ! Etre si près de la fière Albion et ne pas pouvoir y mettre le pied. Tout de même il faut bien se résigner à son sort.

Enfin à 10 heures, nous entrons dans le port tant désiré. Bien que les ténèbres couvrent depuis longtemps la surface du globe, il nous est donné cependant de jouir d'un spectacle vraiment féérique. Nous sommes dans la rivière Mersey, et sur chaque rive s'étend une longue traînée lumineuse formée par des milliers de becs de gaz, et qui se perd dans le lointain. Figurez-vous être devant la citadelle de Québec, au milieu de notre beau St Laurent, par une soirée d'été, et les yeux tournés vers l'île d'Orléans. A votre droite, vous avez la Pointe Lévis, à votre gauche, Québec et la côte de Beauport. Figurez-vous de plus une illumination générale des différents édifices qui parsèment cette immense étendue, et vous aurez une idée du panorama qui se déroule devant moi.

A 10 heures et quinze minutes, je foule du pied le sol du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Comme vous avez pu le constater, la traversée qui s'est effectuée dans l'espace de douze jours et demi, a été très heureuse. La distance qui nous sépare maintenant de Portland est de 2,892 milles.

II

PASSAGE EN ANGLETERRE ET EN FRANCE.

Liverpool est un des plus beaux ports de l'Europe. Quand on contemple cette forêt de mâts sur la rivière Mersey, on se convainc aisément que cette ville fait un commerce très étendu. On y voit des navires de toutes les nations du monde. Dans les rues, vous ne coudoyez que des gens d'affaires qui vont et viennent. C'est un transbordement continuel de marchandises. Aussi, le court séjour que j'ai fait à Liverpool m'a laissé une bien mauvaise idée des Anglais. J'ai constaté avec chagrin que c'est un peuple matérialiste, qui passe son temps à faire de l'argent et qui ne s'occupe guère que des intérêts matériels.

Le lendemain matin, c'est-à-dire le 8 de mai, je descends dans l'immense capitale d'Albion. Je vous donnerai plus loin une courte description de la ville des Alfred-le-Grand, de son étendue, de sa richesse et de ses principaux monuments. Aujourd'hui je ne fais que traverser Londres et jeter un coup d'œil rapide sur le dôme de Saint-Paul, que les Anglais comparent, dans leur sot orgueil, à celui de la splendide basilique de Saint-Pierre de Rome. Je pars immédiatement pour New-Haven, petit port de mer qui se trouve sur le port de la Manche.

Pendant le trajet de Liverpool à ce dernier port, j'ai admiré l'exquise politesse que les conducteurs des convois de chemins de fer montrent à l'égard des passagers. Plusieurs conducteurs canadiens seraient bien d'aller prendre des leçons dans ce pays-là ; ils perdraient peut être un peu de ces airs de grand seigneur dont ils font preuve tous les jours. Les champs, couverts d'une riche moisson, m'ont paru être cultivés avec un soin très-intelligent. On voit que la science et l'ordre président aux travaux agricoles. Tout y est d'une beauté ravissante.

New-Haven est une ville peu considérable, et les édifices sont d'une apparence assez médiocre ; ce qui en fait l'importance, c'est son port. On y admire un grand nombre de vaisseaux à vapeur et à voile qui trouvent un refuge très-sûr dans ce havre. Mais en somme, résider en cette ville est on ne peut plus ennuyeux. On n'entend que le piétinement et le hennissement des chevaux qui traînent d'énormes wagons remplis de charbon de terre, que l'on expédie à des contrées éloignées, et le chant monotone ou les cris nasillards des nautonniers qui s'empresent de terminer le chargement de leurs navires.

Malgré le peu d'agrément qu'offre ce port, je suis forcé de demeurer toute une journée dans le grand hôtel appelé *London and Paris* ; aussi lorsque le sifflet du steamer qui doit m'emporter au-delà de la Manche, annonce le départ, je ne me fais pas prier pour me rendre dans ma cabine. Il était alors onze heures du soir ; c'est, comme vous le voyez, l'heure où Morphée invite les heureux mortels à prendre un peu de repos. Je me jetai donc dans ses bras avec joie. Lorsque je m'éveillai, le soleil inondait déjà de sa lumière jaunâtre la surface de la plaine liquide, et les côtes de la France se montraient à l'horizon. La Manche était très-calme et sillonnée en tous sens par de petites barques de pêcheurs. Mon cœur battait avec violence en voyant pour la première fois le beau pays des Cartier, des Champlain, des Laval, des Montcalm, etc.

Et qui pourrait retracer toutes les émotions que j'éprouvai en débarquant à Dieppe, en foulant le sol de l'ancien continent, de cette France tant vantée dans l'histoire ? J'y voyais passer tour à tour la barbarie et la civilisation ; la barbarie avec ses Goths, ses Huns et ses Normands ; la civilisation avec ses Clovis, ses Charlemagne et ses Saint-Louis. Que de combats livrés sur la terre que j'ai le bonheur de contempler ! Que de sang versé pour satisfaire l'ambition d'un tyran ou d'un empereur aveugle par ses nombreuses victoires et que l'orgueil seul conduisit sur le champ de bataille !

A peine débarqué à Dieppe, je sante dans un train qui part pour Rouen, et je traverse, dans toute son étendue, la célèbre vallée de la Normandie. Quel est le peintre

qui pourrait retracer toutes les beautés et tous les charmes que renferme cette vallée granitose ? Ici la Seine, bordée d'arbres magnifiques, coule dans la campagne fleurie en faisant de gracieux détours ; là, un riant bocage invite le voyageur fatigué à prendre un peu de repos. Plus loin, un château fortifié dont les tours s'élèvent jusqu'aux nues, nous transporte à cette époque ténébreuse qu'on appelle le Moyen-âge. Plus loin encore, de beaux villages, aux toits de chaume, qui conservent la simplicité du bon vieux temps. "O patrie de mes ancêtres, tu m'es chère à plusieurs titres. Tu me rappelles de bien doux souvenirs. C'est de ton sein que sont partis la plupart de ces savants guerriers qui se sont illustrés sur les bords de la rivière Monongahéla, à Carillon et sur les plaines d'Abraham ; c'est d'ici que s'est envolée cet essaim de missionnaires qui n'ont pas hésité à s'enfoncer dans nos forêts pour évangéliser les peuples sauvages et à répandre leur sang pour le triomphe de la croix, déjà arrosée du sang du Christ."

Mais trêve aux impressions et entrons dans Rouen, l'orgueil des Normands. Nous sommes reçus par Monsieur l'abbé *Boullard*, aumônier de l'Hôtel-Dieu. Une lettre de recommandation de Mgr l'archevêque de Québec nous a valu cet honneur. Je ne saurais exprimer ici toutes les bontés et les amabilités de notre respectable hôte, car il y a des choses qu'on éprouve, mais qu'on ne peut redire. Les deux jours que nous avons passés sous le toit de cet homme, éminent par la science et la vertu, ont été de vrais jours de fête. Promenades, visites et festins, tout a été employé par lui pour faire disparaître les fatigues de notre long et pénible voyage. Il a voulu lui-même nous servir de guide pour nous faire visiter la ville et ses nombreux monuments, entre autres la cathédrale, l'église de St-Ouen, et la place où fut brûlée Jeanne d'Arc. Tous les monuments anciens et nouveaux satisfont pleinement la curiosité des touristes. En un mot, Rouen m'a plu. Mais ce que je regrette de dire à la honte de notre ancienne mère-patrie, c'est que la loi divine concernant les dimanches et les fêtes, n'y est pas observée par une certaine partie de la population. Pendant que je me rendais de l'Hôtel-Dieu à la cathédrale, où je devais entendre la messe célébrée par le cardinal de Bonnechose — car c'était grande fête ce jour-là — je rencontrai plusieurs centaines d'ouvriers qui se dirigeaient vers le lieu de leur travail. J'en fis la remarque à Monsieur Boullard qui m'accompagnait, et il me répondit en essuyant une larme : "C'est comme ça tous les dimanches. On ne va plus à la messe. Il y aura encore de grands malheurs en France." Je pris ces paroles comme une prophétie, et je vois qu'elle a commencé à s'accomplir et qu'elle finira bientôt par se réaliser complètement.

Je ne puis dire adieu à la quatrième ville de France, suivant la géographie, sans vous parler de la charmante petite église de Notre-Dame de Bonsecours. Cette église, bâtie récemment grâce à la générosité de quelques braves citoyens, se trouve à deux milles et à l'est de la ville, si je ne me trompe pas. C'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. N.-D. de Bonsecours est un véritable bijou. Tout, à l'intérieur, est d'or, d'argent et de pierres les plus précieuses. En entrant dans le saint sanctuaire, la vue

est pour ainsi dire éblouie par l'éclat qui y règne. On se croirait transporté au séjour de la divine Beauté ! "Voyageur, qui que vous soyez, si vous avez le bonheur d'entrer à Rouen, n'oubliez pas d'aller faire une courte prière dans ce pieux asile du pécheur, et vous verrez que vous en reviendrez le cœur tout soulagé."

Le 11 de mai, nous fûmes obligés de nous séparer de ce saint prêtre, de celui qui nous avait donné une si gracieuse hospitalité. Lorsque nous lui fîmes nos adieux, de grosses larmes coulèrent de notre paupière. Pouvait-il en être autrement, nous qui, étant deux étrangers, deux inconnus, étions l'objet de tant de faveurs ? "O aimable Monsieur Boullard, vous n'êtes plus dans cette vallée de larmes, mais je porte votre nom gravé dans mon cœur, et le souvenir de vos bontés ne s'effacera jamais de ma mémoire. Du haut du ciel, daignez jeter un regard sur *votre petit abbé et votre grande barbe*, noms que vous vous plaisiez à nous donner lorsque nous étions auprès de vous. Que par votre intercession, nous puissions un jour aller vous rejoindre dans le royaume des Bienheureux."

Le même jour nous traversons Paris au pas gymnastique. J'ai le temps tout simplement de jeter les yeux sur le Louvre, les Tuileries, le Palais impérial, la colonne Vendôme, l'Arc de l'Etoile, Notre-Dame, etc. Toutes ces richesses artistiques passent devant moi comme un fantôme.

Le 12, je suis installé dans l'hôtel du *Vatican*, à Marseille. Plusieurs villes ont frappé mes regards depuis mon départ de la capitale de France, telle que Fontainebleau, Dijon, Lyon et Avignon. Ces deux dernières villes me rappelaient, l'une de bien doux, l'autre de bien tristes souvenirs. Lyon m'apparaissait avec son magnifique pèlerinage de Notre-Dame de Fourvières et semblait répéter à mon cœur ces consolantes paroles : "C'est là-haut que sont montés, il y a deux mois, 135 courageux jeunes gens, partis de la même patrie que toi." J'aurais bien voulu jouir du même bonheur, mais le temps, cet insigne larron, ne me l'a pas permis. Avignon vint ensuite me tirer de la rêverie dans lesquels j'étais plongé, mais le langage qu'elle me tint était empreint d'une profonde tristesse : "Voici, me dit-elle, la résidence des papes pendant le grand schisme qui a désolé trop longtemps l'Eglise catholique, notre sainte mère," et au même instant plusieurs pages de l'histoire ecclésiastique se présentèrent à mon esprit.

Marseille est la troisième ville du royaume de France. Outre sa vaste étendue et les grandes richesses qu'elle renferme, elle possède un beau port de mer toujours couvert de navires marchands. C'est une ville où le commerce se fait sur une grande échelle. Les rues sont très larges et entretenues avec une grande propreté. La *Cannebière* (la plus grande rue) fait l'orgueil des Marseillais. "Si Paris, disent-ils, avait une Cannebière, ça serait un petit Marseille." Sapristi ! ces fiers Marseillais sont par trop aveuglés sur l'importance de leur Cannebière !

Les édifices de Marseille sont d'une beauté remarquable. Les églises méritent une visite toute spéciale.

Je suis allé, le 13 au matin, entendre une messe basse à l'église de la Trinité. Je l'avoue franchement, je n'ai pas eu la ferveur d'un Saint-François de Sales. Mais il

faut être sincère; toute autre personne dont l'oreille est familière avec la prononciation latine aurait pu en faire autant que moi. C'était un vieux prêtre français qui célébrait l'office divin; or voici comment il prononçait le latin à voix haute et distincte; je cite certains passages isolés: "Per Jeson Christon Dominon nostron, sæcula sæculoron, surson corda." Si ce n'eût été la sainteté du lieu où je me trouvais, j'aurais ri à gorge déployée.

Après la messe, mon ami Paquet et moi, nous dirigeons nos pas vers la colline où s'élève la superbe église de Notre-Dame de la Garde. C'est encore un autre bijou. Notre-Dame de la Garde est d'une grande richesse et elle occupe une position qui nous permet de jouir d'un spectacle ravissant. Cette église, dont l'intérieur est tout en marbre, domine la ville et le port. C'est du haut de ce cap que Marie protège le marin que la tempête menace d'engloutir dans les flots de la Méditerranée. Les nombreux *ex-voto* suspendus aux murs de cette chapelle sont une preuve vivante des innombrables miracles opérés par l'Etoile des mers. Tous les pans de l'édifice en sont littéralement couverts, et même la place n'a pas suffi; car on en voit plusieurs centaines dans la crypte. Celle-ci a été entièrement pratiquée dans le roc. La main-d'œuvre a dû nécessiter de grandes dépenses.

Deux heures s'étaient déjà écoulées depuis mon entrée dans ce sanctuaire, et il me semblait que je venais d'y pénétrer. Dans l'intervalle, j'eus le bonheur incomparable d'entendre la sainte messe. Je déployai alors une plus grande dévotion que le matin.

A huit heures du soir, nous étions à bord d'un des bateaux à vapeur des Messageries Impériales, le *Saintonge*, qui partait le même jour pour l'Italie. Le temps était très beau et la Méditerranée fort paisible. Une demi-heure plus tard, le steamer s'élançait à toute vitesse sur les flots et nous emportait loin de la France que j'aimais tant alors!

(à suivre)

LE MEILLEUR JOURNAL! ESSAYEZ-LE!

SPLENDIDEMENT ILLUSTRÉ.

36e année

LE "SCIENTIFIC AMERICAN"

"LE SCIENTIFIC AMERICAN" est un journal hebdomadaire de première classe très bien imprimé, contient 16 pages de matières à lire, et de gravures nombreuses, représentant les inventions les plus nouvelles dans les arts et les sciences; sur ce journal sont publiés des articles intéressants et pratiques, sur l'agriculture, l'horticulture, progrès médicaux, science sociale, histoire naturelle, géologie, astronomie, etc., etc.

Les études les plus pratiques et les mieux faites, venant d'écrivains éminents dans toutes les branches des sciences, sont publiées dans le "Scientific American."

Prix d'abonnement \$3.20 par année, \$1.60 pour six mois, y compris les frais de poste, Escompte accordé aux Agents. Dix cents l'exemplaire. En vente chez tous les marchands de journaux. Le prix de l'abonnement doit être transmis au moyen d'un mandat sur la poste à l'adresse de MUNN & CIE, Editeurs, 37, Park Row, New-York.

En rapport avec le "Scientific American"

BREVETS. Messieurs Munn & Co., sont sollicitateurs pour brevets d'invention pour les Etats-Unis et l'étranger; ils ont 35 années d'expérience dans ce genre d'affaire et ils ont maintenant le plus grand établissement dans le monde. Les brevets sont obtenus aux meilleurs termes. Une note spéciale est insérée dans le SCIENTIFIC AMERICAN de toutes inventions brevetées par le concours de cette agence, le lieu de la demeure et le nom du porteur du brevet est aussi donné. Par suite de l'immense circulation ainsi donné, l'attention publique est attirée sur les mérites du nouveau brevet, et les ventes ou la connaissance sont souvent facilitées.

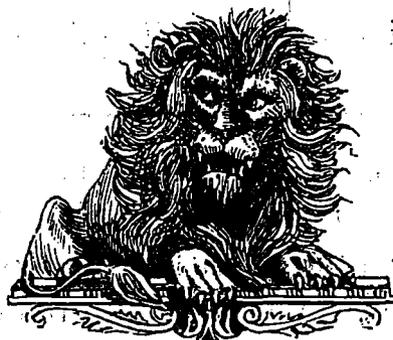
Toute personne qui a fait une nouvelle découverte ou invention, peut s'assurer sans frais, si elle peut obtenir un brevet, en écrivant à Munn & Co. Nous envoyons aussi *gratis* notre manuel sur les lois des brevets, marques de commerce, le montant des frais et on peut se procurer des brevets avec des avis sur le meilleur moyen à prendre pour obtenir des avances sur invention. Adresse pour souscrire au journal ou concernant les brevets.

MUNN & CO.,
37, Park Row, New-York.

Bureau succursal,
coin des rues F. & 7e, Washington,

Etablie

en 1852.



LORGE & CIE

CHAPELIERS PARISIENS, en GROS et en DETAIL

21 rue St. Laurent, Montréal

Toujours en main un assortiment complet de Casques en fourrures, Pelleteries dans les derniers goûts, etc.

LA MAISON DUPUIS FRERES

ETABLIE SUR LA

RUE STE-CATHERINE EN 1866.

LA MAISON DUPUIS FRERES

Importe directement ses Marchandises d'Europe et des Etats-Unis.

Deux fois par an, deux des frères DUPUIS vont à l'étranger faire les achats de la maison, et il est aujourd'hui reconnu que cette maison est la mieux assortie de peut-être toute la Puissance.

LA MAISON DUPUIS FRERES

a des contrats spéciaux avec les Manufactures de Tweeds du Haut-Canada, et elle a par conséquent ses Tweeds à grand marché.

LA MAISON DUPUIS FRERES

a l'agence exclusive dans le Canada pour la vente des superbes TISSUS NOIRS et de DEUIL des célèbres Manufactures Européennes Londrill, Wulf & Co., de Bradford, Angleterre, et de Richard Duluy & Cie., de Lyon, France.

Ce sont ces riches Tissus de Deuil qui sont si recherchés dans le monde entier.

Si, à tous ces avantages, on ajoute que la maison DUPUIS FRERES administre ses affaires avec beaucoup d'ordre et d'économie, sans préjudice toutefois au service qui est parfait, on comprendra comment elle peut vendre ses Marchandises aux prix du gros et par conséquent à 20 et 25 par cent meilleur marché que tout autre détailleur.

Une visite est respectueusement sollicitée à la

MAISON DUPUIS FRERES,

605, Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue Amherst,

ENSEIGNE DE LA BOULE NOIRE,

MONTREAL.